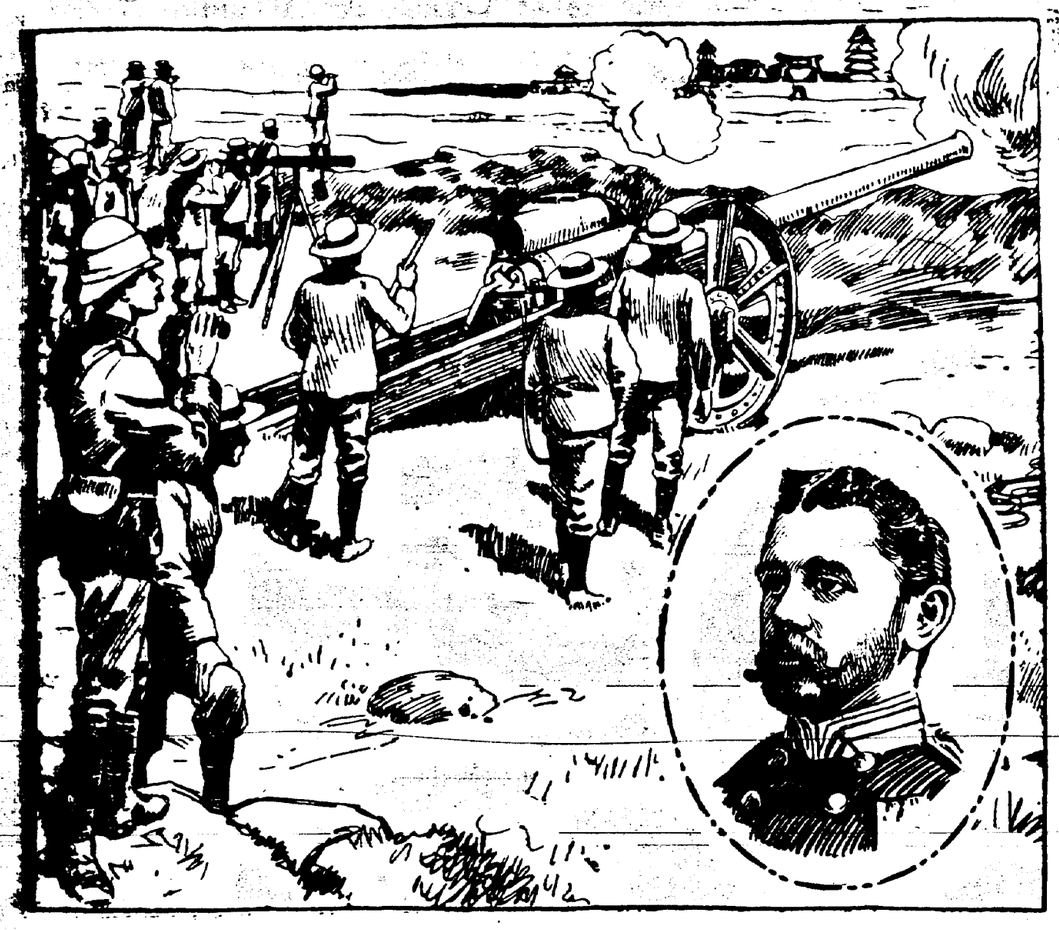


Le Capitaine Percy Scott et un des grands canons anglais en Chine.

Le capitaine Percy Scott, du navire de guerre anglais "*Terrible*" a sauvé Ladysmith en faisant descendre à terre un des grands canons de son navire et s'en est servi avec succès. A Che-Foo les Anglais ont mis en service des canons du même calibre 4 7 qui ont causé d'immenses ravages dans les camps Chinois.

LA

Grande Bruyère.

I

En ce temps-là, Nominoë étant duc de Bretagne, et Morvan Kergon comte de Nantes, un grand concours de peuple commença à se faire vers la petite chapelle où reposait le corps de Goarn, le saint moine venu d'Irlande, qui avait rappelé aux principes de la foi et aux bonnes mœurs les sauvages habitants de l'embouchure de la Loire.

Son disciple Nazaire, choisi pour lui succéder comme évêque, et qui, fuyant les pompes du monde périssable, avait préféré aux honneurs son humble cabane de roseaux, abritée des vents du large dans un pli de l'estuaire de la Loire, ne pouvait, malgré l'aide de trois prêtres qui vivaient avec lui à l'ombre du tombeau de Goarn, suffire à l'empressement pieux des pèlerins.

Du pays lointain des Turones, des Pictaves et des Lemovices, sans parler des Naumètes et Andecavi et des Redones tous voisins, accouraient chaque jour, en barques par le fleuve, à cheval, en chars à bœufs, à pied par les sentes de lande et de la forêt, les désespérés, les malades, les criminels venant demander à Goarn la consolation, la guérison et le pardon.

Maintenir un peu d'ordre dans cette multitude, lui procurer les secours de la religion, empêcher les faibles d'être repoussés par les forts loin de la châsse du Bienheureux, et leur permettre à tous d'en baiser les parois sacrées et salutaires, à cela s'épuisaient Nazaire et ses compagnons, aidés par quelques habitants du pays.

Au premier rang de ces pieux serviteurs de Dieu se plaçait la comtesse Hersa. Son mari était mort, alors qu'elle était toute jeune encore, en combattant contre les païens saxons dont les insolentes et fréquentes incursions désolaient les rivages de la mer. Depuis, solitaire en son château de Guérande, elle s'était consacrée à la prière et aux bonnes œuvres.

II

Par ses soins cependant, une vigie, sans cesse l'œil ouvert, surveillait du haut de la tour de guette les Saxons établis en l'île de Batz, et le son de la trompe ou la lueur d'un bûcher prévenait les habitants lorsqu'ils mettaient en mer leurs longues barques à quarante rames pour venir piller et dévaster sur la côte.

Alors les braves s'armaient, les femmes et les enfants fuyaient chassant devant eux le bétail, emportant les plus précieuses de leurs pauvres richesses, jusqu'à l'abri des tours tutélaires de Guérande. A travers l'épaisse forêt qui couvrait tout le pays de la Loire à l'île de Batz, la comtesse Hersa avait pour leur faciliter la fuite, fait ouvrir de larges tranchées où, de loin, étaient postés des hommes d'armes, qui, au besoin contenaient les bandes saxonnes et permettaient aux fugitifs de se mettre en sûreté.

Ainsi tenus en bride par la prévoyance d'Hersa, les Saxons n'avaient plus que de maigres butins à récolter autour d'eux. De bandits terrestres, ils redevinrent les farouches pirates qu'ils étaient auparavant, sur leurs légers "chevaux de mer"—ainsi nommaient-ils leurs barques—leur Viking, Roll Harfang, les conduisit de nouveau à des expéditions lointaines. Mais le plus profitable de leurs exploits était la prise des nombreuses nefs qui montaient la rivière de Loire, apportaient aux marchands des Namètes de riches cargaisons.

III

En ce rencontre encore le bienheureux Goarn vint en aide à ses fidèles, Si, dans un pieux recueillement, avant de prendre la mer, l'équipage s'était rendu en procession pieds nus et chantant des hymnes, baiser la châsse du Bienheureux, en vain les "chevaux de mer" couraient en se cabrant à travers l'écume des vagues, en vain, raidissant leurs bras musculeux sur les longues rames, les hardis Saxons s'efforçaient : toujours, à l'instant propice, un vent favorable, un courant soudain, venait en aide à la nef poursuivie et lui permettait d'échapper.

Aussi Roll Harfang, après avoir pris l'avis des plus braves et des plus vieux de ses compagnons, appela à son aide les Saxons établis dans l'île au sud de la Loire—dont l'incendie horrible qu'ils y firent d'un monastère avait fait changer le nom antique en celui de "Noir Moustier" qu'elle a porté depuis lors jusqu'à nos jours de paix—et ceux, qui, d'un repli de la côte de Belle-Ile—nommée de leur séjour, par les Bretons de l'île "Port Saôssons"—guettaient les nefs de Vénètes.

—Dans votre besoin, leur dit-il, vous pourrez compter sur nos barques et sur nos lourdes haches; en notre besoin actuel donnez-nous le secours des vôtres, comme il convient entre compatriotes et frères d'armes.

Et de Port-Saôsson et de Noir Moustier les barques accoururent, chargées d'hommes aux yeux clairs, aux cheveux roux, aux bras forts. Ensemble ils se ruèrent à travers la forêt vers le tombeau de Goarn.

IV

Surpris par cette attaque soudaine, les habitants et les hommes d'armes de la comtesse Hersa furent accablés sous le nombre, tués et dispersés.

Le Viking Roll Harfang fit apporter au bord du fleuve l'ange de pierre en laquelle reposait le corps de Goarn. C'était celle-là même sur laquelle, à travers le vaste océan tumultueux, le saint était venu, trente ans plus tôt, de la brumeuse et verte Irlande.

Par l'ordre du barbare, les ornements d'or et d'argent dont l'avait revêtu la piété des fidèles en furent détachés à coups de hache.

Puis il dit à ses compagnons :

—Emportons avec nous cette pierre maudite, et lorsque nous aurons gagné la haute mer, précipitons-la dans les flots d'où nul ne la pourra retirer.

Mais, comme un léger goéland, la châsse flotta bercée au gré des vagues apaisées, et, dirigée sans doute par la main des anges, elle revint, devançant la flotte des pirates émerveillés, jusqu'à la rive d'où leur rage cruelle l'avait emportée.

Fou de colère, Roll Harfang, à peine eut il pris terre, se précipita vers elle et tenta de la briser avec sa lourde hache de bataille. Il était doué d'une force peu commune parmi les hommes, et l'on raconte que d'un tranchant de sa hache il coupait en deux un chêne. En vain il frappa la pierre; au troisième coup, la hache vola en éclats et une voix grave et triste sortant de la châsse, dit :

—Roll Harfang, repens-toi, ou comme ta hache tu seras toi-même brisé.

Ebranlé, le Viking recula d'un pas, pensa un moment, et dit :

—Puisqu'un génie habite cette pierre maudite et la protège contre nous, faisons une chose : nous sommes à présent les maîtres des chemins de la forêt, occupons-les avec nos armes et tuons tous ceux qui viendront vers ce Goarn qu'ils vénèrent ; ainsi il cessera de nuire à nos entreprises, et, de nouveau, un riche butin viendra réjouir nos fêtes.

Et les Saxons s'établirent sur les routes de la forêt et, ceux que leur désir pieux guidait vers la châsse du bienheureux Goarn, ils les mettaient méchamment à mort.

V

Enfermée dans sa tour, passant les jours et les nuits dans le deuil et la prière, la comtesse Hersa pleurait.

—Oh ! Dieu tout-puissant, implorait elle, puisque votre justice irritée a voulu châtier ce peuple pour ses fautes, que votre sainte volonté soit faite ! Mais ne nous abandonnez pas à jamais dans notre détresse. L'épée des forts a été brisée dans leur main et ils sont morts en combattant pour votre nom ; et maintenant ceux qui viennent pour prier aux pieds de votre serviteur Goarn subissent une mort très cruelle. Venez à l'aide des pauvres et des petits, et, là où la force, dont s'énorgueillissait peut-être mon cœur, a succombé, faites éclater votre puissance !

Mais les Saxons continuaient à tenir les routes de la forêt, pillant et massacrant les pèlerins.

VI

Une nuit que la comtesse Hersa priait agenouillée dans son oratoire, une vive lumière l'environna tout à coup, et, en même temps, le bienheureux Goarn lui apparut.

—Tes prières ont apaisé le Tout Puissant, lui dit-il, et, dans sa bonté, il m'a envoyé, moi son indigne serviteur, t'annoncer sa volonté. Profite de la nuit, sors du château, et des tours de la ville, marche jusqu'aux premiers arbres de la forêt, et sans hésiter mets y le feu. Détruis le repaire où ils se cachent; les païens maudits, sur la lande nue, ne pourront plus surprendre les pieux pèlerins et les mettre cruellement à mort.

Humblement Hersa s'inclina promettant d'obéir sur l'heure. Mais au fond de son cœur elle plaignait le sort des pauvres gens d'alentour que la noire forêt fournissait en abondance de bois pour les longues nuits de l'hiver glacé.

Et le saint, lisant dans son cœur, lui dit :

—Comme tu n'a pas hésité à suivre son commandement, voici que le Seigneur fera suivant ton secret désir. Quand la flamme purificatrice aura dévoré ta belle forêt devenue le repair infect des Saxons maudits, ne crains pas pour les petits; sous l'herbe épaisse revivra l'âme chaleureuse du bois; qu'ils coupent hardiment à même le sol; cette terre bénie brûlera dans leurs foyers, et ils en trouveront jusqu'au jour où le Christ viendra dans sa gloire.

C'est ainsi, m'assura une vieille femme du pays de Guérande, que s'est formée la "Grande Bruyère," vaste gisement de tourbe qui entoure la ville de Saint-Nazaire, ainsi nommée du disciple de Goarn, dont seule une naïve statue de bois dans l'église porte son nom, rappelle encore le souvenir.

LES

Musiques Bizarres

—A—

L'EXPOSITION.

LE GAMELAN JAVANAIS.

Paris, 3 septembre.

A la dernière Exposition universelle, en 1889, le Tout-Paris artiste fut véritablement épris des danseuses javanaises, de ces hiératiques bayadères, échappées d'un harem de là bas, et qui évoluaient mystérieuses et graves, au son d'une musique extraordinaire.

Avec des sourires complices, en se retrouvant presque chaque jour au pied de leur estrade, et à n'en plus finir, on écoutait l'ensorcelante musique, on contemplait les étranges jeunes filles, frottées de safran, la danse mystique aux gestes lents et souples qui finissaient par engourdir l'esprit comme des passes magnétiques, le berçaient dans un charme de rêve....

Aussi, selon l'illogisme de la passion, de toutes les merveilles, de tous les chefs d'œuvre qui illustrèrent l'Exposition dernière, ce que le souvenir a gardé le plus fidèlement c'est la vision bizarre et séduisante de ces frêles danseuses. Chacun y repense avec un peu de l'alanguissement que cause un regret d'amour. C'est la fleur grisante, au parfum tenace, conservée entre les feuillets de la mémoire, le fragile pétale qui survit seul au splendide été !....

"Les bayadères de Java viendront-elles à l'Exposition de 1900 ?...."

L'anxieuse question, tous la posent ; car c'est là le point important pour ces fidèles du souvenir.

Eh bien ! la réponse est bonne : Les Javanaises viendront ! les Javanaises sont venues !

C'est au Théâtre Exotique, dans le palais du Tour du Monde qu'elles dansent aujourd'hui, entre les colonnes sculptées d'un temple hindou.

Et c'est bien là le décor qui leur convient, car leur parenté avec l'Hindoustan brahmanique est de toute évidence. Elles sont musulmanes peut-être, puisqu'elles appartiennent à un sultan ; mais leurs convictions secrètes ont des attaches plus lointaines. Elles sont persuadées, sans doute, comme beaucoup des habitants de Java, qu'elles descendent du dieu Vichnou ; l'air de famille est indéniable : avec leur carnation toute dorée par le soleil, leur visage un peu large aux long yeux demi-clos, leur bouche épaisse au mystérieux sourire, elles rappellent étonnamment des images du dieu, ou de ses épouses.

Arvie—Attima—Hénoh—Alzar—Hensin, tels sont leurs noms. Les aînées ont dix huit ans ; les plus jeunes, seize. Très graves, avec des chuchotements discrets, elles attendent que l'orchestre leur donne le signal.

Cet orchestre, très bizarre pour nous, est extrêmement intéressant. C'est dans l'Hindoustan et en Chine, en Chine surtout, qu'il faut chercher l'origine des instruments qui le composent et de la musique qu'il joue, musique traditionnelle qui a son point de départ dans de fabuleux lointains.

Il y a plusieurs sortes de *Gamelans* différemment composés (*gamelan* signifie orchestre, ou plutôt exécution musicale). Celui qui nous occupe s'appelle : *Gamelan Goedjin* et a cela de particulier qu'il ne contient ni instruments à vent ni instruments à cordes, sauf un *rébab*, d'origine arabe, qui ne semble guère à sa place, car tous les autres instruments sont chinois. Il est ainsi composé :

Un régime de cloches ou de vases sonores disposés sur deux rangs dans un châssis de bois, et appelé *kromong;* les sons clairs de cet instrument sont d'une justesse parfaite. Un *gamba ig* formé de plusieurs lames ou touches de bois sonore, de longueurs graduées et placées sur une caisse de bois. Un *kénong*, instrument analogue, mais formé de touches en métal. Deux grands gongs, suspendus à un cadre sculpté ; ils sont faits d'un mélange de cuivre, de zinc et d'étain ; les sons qu'ils rendent sont d'une profondeur et d'une beauté de vibrations incomparables ; un petit gong nommé *kempoel* et un gros tambour.

Il est très intéressant de constater que l'orchestre du célèbre Kouai, premier musicien de l'empereur Chun qui régnait sur la Chine il y a 4,200 ans, et dont la description est donnée dans un chapitre du *Chi King*, contenait, avec plusieurs autres, tous les instruments qui forment ici ce Gamelan Goetjin. Et la musique aussi est chinoise ; le presque fabuleux Kouai pourrait même la reconnaître, car elle est dans le mode antique ; ce qui le prouve, c'est que la gamme employée a sept notes, exactement comme la nôtre, et telle elle était dans l'ancienne musique chinoise ; la moderne a supprimé les deux demi-tons et n'a plus que cinq notes. Après l'introduction de l'islamisme à Java, en 1405, la musique arabe essaya bien de supplanter la musique chinoise, mais elle ne put y parvenir. Les Javanais restèrent fidèles à l'antique tradition que la Chine elle-même avait perdue.

Voici les exécutants, deux jeunes hommes au teint brun, serrés dans des vêtements sombres ; ils s'accroupissent auprès de leurs instruments, et le Gamelan commence.

Il est impossible de le décrire, et cela est inutile puisque M. Benedictus, qui déjà en 1889 publia avec un grand succès le premier recueil des *Musiques bizarres*, a réalisé ce tour de force, de saisir au vol et de noter l'insaisissable musique, qui n'est jamais écrite, de la fixer et d'en rendre à merveille le charme enveloppant, l'harmonie cristalline et comme mouillée.

Il faut faire remarquer seulement que cette musique, dont l'origine se perd dans le lointain des siècles, semble obéir à des lois strictes et compliquées ; choses des plus curieuses, même les entrées de thème se font d'après les règles de notre contrepoint. La combinaison et la gradation des différents timbres sont très ingénieuses ; l'effet produit est des plus harmonieux.

Le Gamelan de cette année diffère comme composition de celui de 1889. Moins nombreux, moins touffu, il est certainement d'un diapason plus clair, plus limpide, d'une harmonie plus douce et et plus séduisante encore peut-être pour mes oreilles.

Dès les premières sonorités, les danseuses commencent à se mouvoir, avec des visages graves, des gestes d'incantations et de prières. Les doigts écartés, les mains si souples, elles dansent surtout des bras et l'on s'étonne, vraiment, de ne leur en voir que deux, tant elles ressemblent aux déesses à huit bras assises sur des lotus.

Elles miment aussi une scène d'amour, mélancolique et délicieusement chaste : fiançailles héroïques, noces sacrées.... Les fiancées ne sont plus les mêmes ; les spectateurs de jadis les reconnaîtront cependant, avec, peut-être, un peu du désenchantement que causent les choses d'autrefois quand on les retrouve, ou bien en savourant l'illusion très douce de se croire rajeunis de dix ans.

Consécration d'un évêque.

Grandes cérémonies religieuses en octobre.

Presse Associée.

Washington, 25 septembre—Sa grandeur le Dr O'Reilly, évêque assistant de Péoria, Ill., sera consacré par l'archevêque Martinelli vendredi prochain dans la cathédrale de Péoria. L'évêque Spalding présidera la cérémonie.

L'archevêque Martinelli a été invité à présider les cérémonies de la dédicace de la cathédrale de Savannah, Gie.

L'installation de l'archevêque Keane, à Dubuque, aura lieu en octobre, comme la dédicace de la cathédrale de Savannah.

—:o:—

Les secours de Memphis.

Presse Associée.

Memphis, 15 septembre—Memphis a déjà souscrit $8426 pour le fonds de secours du Texas. Les solliciteurs sont toujours à l'œuvre et chaque jour, il ont envoyé des fonds à Galveston.

—:o:—

L'Or et les deux Frères

Au temps jadis, vivaient deux frères, non loin de Jérusalem. L'aîné s'appelait Afanassi et le cadet Johann.

Ils vivaient dans la montagne, non loin de la ville, et se nourrissaient de ce que les gens leurs apportaient.

Ils passaient leur journées à travailler, non pour eux-mêmes, mais pour les pauvres.

Partout où se trouvaient des gens surchargés de besogne, des malades à soigner, des veuves et des orphelins, c'est là que les deux frères accouraient, c'est là qu'ils venaient travailler, sans jamais rien accepter en échange.

C'est ainsi qu'ils passaient la semaine, chacun de son côté. Ils ne se réunissaient que le samedi soir dans leur demeure. Ils ne demeuraient ensemble, chez eux, que le jour du dimanche, priant Dieu et s'entretenant l'un l'autre. Et l'ange de Dieu descendait sur eux et les bénissait. Le lundi, ils s'en allaient chacun de son côté.

Ainsi vécurent les deux frères pendant de longues années, et tous les samedis, l'ange de Dieu descendait sur eux et les bénissait. Un lundi qu'ils étaient partis chacun pour sa besogne, ils se trouvaient déjà un peu éloignés l'un de l'autre, lorsque Afanassi se sentit soudain tout affligé d'avoir quitté son frere.

Il s'arrêta et tourna la tête. Johann cheminait la tête baissée, et sans regarder en arrière. Tout à coup il s'arrêta aussi comme s'il eût aperçu quelque chose, et regarda fixement de ce côté. Puis il s'approcha de ce qu'il voyait, fit aussitôt un bond de côté, descendit en courant la montagne et remonta l'autre versant, bien loin de l'endroit où l'on eût dit qu'une bête fauve l'avait poursuivi.

Afanassi, très intrigué par ce manège, revint sur ses pas pour voir de près ce qui avait tant épouvanté son frère. A mesure qu'il s'approchait, il voyait de loin quelque chose luire au soleil ; quand il fut tout près, il aperçut un tas d'or étalé sur l'herbe.

Et Afanassi s'étonna plus encore et de cet or et de la fuite de son frère.

—Pourquoi a t il pris peur ? Pourquoi s'est-il sauvé ? se demandait Afanassi. Il n'y a pas de péché dans l'or, c'est dans l'homme qu'est le péché. Si l'or peut engendrer le mal, il engendre aussi le bien. Que d'orphelins et de veuves on peut nourrir avec l'or ! Que de malades on peut guérir, que d'être nus on peut vêtir ! Nous secourons les malheureux, mais notre secours est peut de chose, car minimes sont nos ressources ; tandis qu'avec cet or nous aiderons grandement les pauvres gens.

Ainsi pensait Afanassi. Il voulut le dire à son frère, mais Johann était déjà hors de la portée de la voix ; il ne le voyait plus que comme un petit insecte sur l'autre versant.

Et Afanassi, ôtant ses habits, y mit tout l'or qu'il put emporter, chargea le faix sur son épaule et l'emporta à la ville. Il entra dans une auberge, confia cet or à l'aubergiste et s'en revint chercher le reste.

Et quand il eut apporté tout l'or, il se rendit chez le marchand, acheta de la terre, de la pierre, du bois, engagea des ouvriers et se mit à construire trois maisons.

Et Afanassi demeura ainsi trois mois à la ville, et il construisit trois maisons, un orphelinat pour les veuves et les orphelins, un hospice pour les malades et les indigents, et un refuge pour les pèlerins et les mendiants. Et il trouva trois vénérables staretzi (1), et il confia à l'un l'orphelinat, à l'autre l'hospice, au troisième le refuge. Et comme il lui restait encore trois mille monnaies d'or, il en donna mille à chacun des staretzi pour les distribuer aux pauvres.

Et les trois maisons bientôt se remplirent de gens, qui louaient Afanassi et le remerciaient de tout ce qu'il avait fait. Il en éprouvait tant de contentement qu'il ne pouvait se résoudre à quitter la ville ; mais il songea à son frère qu'il chérissait et, après avoir fait ses adieux à tout son monde, Afanassi, sans garder pour lui une seule monnaie, et vêtu comme il l'était en venant, reprit le chemin de son vieux logis.

Comme il s'approchait de sa montagne, il pensa :

—Mon frère eut tort de se sauver loin du tas d'or : n'ai je pas mieux agi que lui ?

Mais à peine avait il conçu cette pensée, qu'il vit soudain apparaître sur la route le même ange qui venait les bénir : et son regard était sévère.

Et Afanassi devint blême ; et il dit seulement :

—Pourquoi, Seigneur ?...

Et l'ange ouvrit la bouche et dit :

—Va-t'en d'ici ! Tu n'es pas digne de vivre avec ton frère : un seul des bouds de ton frère est plus précieux que tout ce que tu as fait avec ton or.

Et Afanassi lui fit alors le compte des pauvres et des pèlerins qu'il avait nourris, des orphelins qu'il avait recueillis : mais l'ange lui dit :

—C'est le diable qui a mis cet or sur ton chemin pour te séduire, et c'est lui qui t'a inspiré ces paroles.

Et la conscience d'Afanassi cria contre lui, et il comprit qu'il n'avait pas agi pour Dieu ; il fondit en larmes et se repentit.

Alors l'ange lui rendit l'accès de la route où déjà l'attendait son frère.

Et, depuis ce temps, Afanassi ne se laissa plus séduire par le diable et son or, et il reconnut que ce n'est point par l'or, mais par le travail seul, que l'on peut servir Dieu et les hommes. Et les deux frères se remirent à vivre comme auparavant.

Appel des autorités de Galveston à la générosité du public.

Presse Associée.

Austin, Texas, 15 septembre—Le gouverneur Sayers a reçu le rapport suivant du maire de Galveston sur la situation

Après une enquête complète, nous pouvons vous affirmer, à vous, et par votre intermédiaire, au peuple américain que jamais communauté n'a été plus cruellement frappée dans les Etats du Sud.

La perte des existences humaines est effrayante. On ne pourra jamais en savoir nettement le chiffre, on l'estime de 5000 à 8000.

Il n'est pas une seule maison qui n'ait été plus ou moins endommagée, et il y en a des milliers qui sont détruites.

Les pertes sur les propriétés sont énormes ; il y avait là accumulés, les résultats d'un travail de 60 ans. Tout cela a été anéanti.

Au milieu d'un pareil désastre, alors que toute une population est dans la plus grande détresse, nous sommes obligés de faire appel aux sympathies de l'humanité et nous implorons ses secours.

Walter Jones, maire ; R. B. Hawley, membre de Congrès, représentant Galveston ; McKibbin, commandant du Département de Texas.

On apprend en même temps ici, par des sources officielles, que les actes de vandalisme dont on a tant parlé, ont été grandement exagérées.

—:o:—

Appel à la Presse Associée.

Presse Associée.

Houston, Tex, 15 septembre—Voici l'appel qui a été fait à la Presse Associée par R. W. Kern d'Alvin, Tex:

Je viens d'arriver à Alvin de Dallas. J'ai été douloureusement ému du spectacle de dévastation qu'offre la ville et ses environs.

Quatre-vingt-quinze pour cent des maisons du voisinage sont en ruines. Il y a 5000 personnes qui sont sans abri, privées de tout et incapables de se procurer les premières nécessités de la vie. Toutes les récoltes sont anéanties. Si l'on ne vient pas immédiatement au secours de tous ces malheureux, il y aura de terribles souffrances.

Il faut absolument secourir cette population. Il faut de l'argent pour relever les maisons, pour acheter des bestiaux et des instruments de travail. Elle n'a pas de nourriture, pas de farine, pas de lard, pas de maïs. Il lui faut de la semence pour cultiver les jardins et y trouver de quoi se nourrir le plus tôt possible. Il faut surtout des vêtements.

Des centaines de femmes et enfants n'ont pas de quoi se changer au milieu de leurs souffrances. Voici qui peut donner une idée de cette détresse. Les cars de chemins de fer ont été transformés en maisons et c'est le foin qui leur sert de matelas.

A Alvin, il ne reste que 14 maisons debout, et elles menacent ruine. Il faut venir au secours de cette population, ou elle souffrira de la famine.

On a ici la parfaite confiance que toutes les populations répondront à l'appel désespéré qui leur est fait.

N'oublions pas qu'il y a d'autres centres de population que Galveston qui ont été frappées et qu'elles souffrent également.

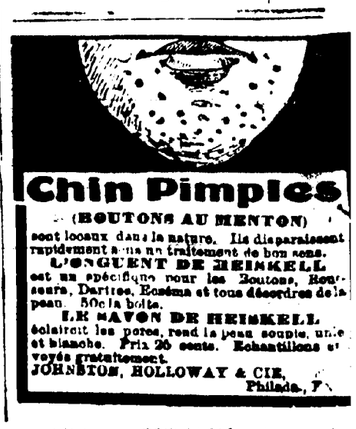
Les populations de l'Union sont généreuses, elles répondront avec empressement à l'appel qui leur est fait.

—o—

Les victimes de l'ouragan.

La famille Harris.

Presse Associée.

Charleston, Caroline du Sud, 15 septembre—La liste des morts à Galveston comprend 25 membres de la famille Harris, dont plusieurs habitaient à Charleston. Parmi les morts, dans cette famille, se trouvaient les fils et la veuve de feu le juge John Harris, qui a été avocat-général du Texas.

—o—